

David J. STURDY, *Science and Social Status. The members of the Académie des sciences, 1666-1750*. Woodbridge, The Boydell Press, 1995. 16 × 24, xvi-461 p., bibliogr., index.

L'enquête prosopographique de D. J. Sturdy scrute la transformation des trajectoires des membres de la Compagnie savante créée en 1666. Le tableau est très dense pour la première période de l'histoire de l'institution jusqu'à la réorganisation qu'a sanctionnée le règlement de 1699. Le traitement de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, au demeurant très instructif, paraît toutefois moins complet; c'est peut-être le fait de l'ampleur prise par les activités des académiciens pendant cette seconde période. L'objectif de l'auteur a été de mettre en évidence la dynamique des biographies collectives des membres scientifiques et parisiens (à l'exclusion des membres honoraires, des associés étrangers ou des correspondants). Il analyse systématiquement la formation des académiciens, leur patrimoine et leurs ressources. Leurs activités, les opportunités sociales et intellectuelles qu'ont procurées les carrières des savants sont encore examinées soigneusement. L'ouvrage met en évidence les modalités de la reproduction sociale des savants et des savoirs, et tout particulièrement la logique des dynasties qui a souvent commandé le destin des classes — des disciplines, dirait-on par anachronisme aujourd'hui. D. J. Sturdy cadre le compte rendu de son enquête au moyen d'une analyse de la création de la Compagnie, des textes réglementaires de 1699 et des actions de ses principaux animateurs. L'ensemble montre la lente consolidation, en France, du statut social des savants depuis le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du siècle suivant. Il livre par surcroît une étude de cas exemplaire de la transformation sous l'absolutisme d'une société savante et, en l'occurrence, d'un corps constitué. À ce titre, le livre rencontrera l'intérêt des historiens des sciences autant que celui des généralistes de la période.

Roger HAHN, *L'Anatomie d'une institution scientifique. L'Académie des sciences de Paris, 1666-1803*. Paris, Éd. des Archives contemporaines, 1993. 13,5 × 21, 594 p., bibliogr., index (« Histoire des sciences et des techniques »).

Il aura fallu plus de vingt ans pour qu'on dispose d'une édition française, certes révisée et augmentée, du livre qui aura ouvert l'historiographie actuelle de l'Académie des sciences de Paris. Remercions donc ici l'éditeur et l'auteur (qui s'est fait son propre traducteur et adaptateur) pour cette nouvelle version, alors que tant de maisons d'édition en France ont renoncé depuis déjà quelque temps à entretenir le flux des traductions qui devraient permettre aux étudiants et aux chercheurs de s'affranchir de nos routines locales. Elles répondraient, bien sûr, que les spécialistes lisaient R. Hahn dans l'édition américaine (Berkeley, 1971). L'argument est affligeant. Il escamote cette fonction essentielle du livre de sciences sociales qui, outre la livraison de la recherche, consiste à entraîner, à mobiliser ou à sensibiliser vers de nouveaux chantiers les étudiants et les chercheurs moins spécialisés... Dans le cas présent, R. Hahn s'est attaché à analyser la manière dont l'institution savante a traversé la rupture révolutionnaire. Il fallait donc, en premier lieu, établir les caractéristiques durables de la Compagnie et ses transformations au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis évaluer les effets de sa suppression (1793) et de son rétablissement sous la forme de la première classe de l'Institut (1795). L'ouvrage fait référence. On veut espérer qu'il inaugure une série en langue française dont les prochains auteurs seront Charles C. Gillispie (1980), Alice Stroup (1990), Maurice Crosland (1992) et David J. Sturdy (1995).

Thomas M. KAVANAGH, *Enlightenment and the Shadow of chance. The novel and the culture of gambling in eighteenth-century France*. Baltimore/Londres, The Johns Hopkins University Press, 1993. 14,5 × 22, 271 p., index.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a pensé, éprouvé et renouvelé les conceptions du hasard. Borné en amont par la géométrie pascalienne et en aval par la théorie analytique laplacienne, ce temps fut celui de spéculations financières vertigineuses qui ont nourri la réflexion des économistes, du triomphe des jeux à Versailles comme au cabaret, de l'exploration savante de la rationalité des hommes devant l'incertitude par l'expérience et par le calcul. Plusieurs livres d'histoire traitant des sciences, de l'économie politique ou des formes de sociabilité ont éclairé la période. T. M. Kavanagh, conjuguant histoire littéraire et histoire culturelle, noue de manière efficace ces différents registres. La première partie de l'ouvrage réévalue la place du hasard dans la culture des Lumières en examinant tour à tour la fortune de la théorie des probabilités, la pratique sociale des jeux et la réception intellectuelle de la banqueroute de Law. Ces trois études de cas d'histoire culturelle préparent une seconde partie qui relève, elle, de l'histoire littéraire. Un premier chapitre qualifie un genre, l'auteur parle de « roman d'expérience » (*novel of experience*), propre à édifier le lecteur quant aux incertitudes des destinées individuelles. Viennent ensuite six études

consacrées successivement aux écrits méconnus sur la bassette de Jean de Préchac (ils datent de 1679 et 1682), à la tragique *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, aux ironiques *Candide* et *Zadig* de Voltaire, au *Point de lendemain* de Vivant Denon, à la singularité des moments de Crébillon, enfin au paradoxal *Jacques le Fataliste* de Diderot. T. M. Kavanagh conclut en affirmant que la construction de la modernité, telle qu'il la cerne, procède de la dénégation — voire de la forclusion — du hasard, puis précise que « l'impérialisme d'ordre scientifique était déjà à l'œuvre dans les paradigmes de la moyenne et de la normalité partagés par la théorie des probabilités, les statistiques et le roman ». Il y a dans cette dernière phrase beaucoup d'idéalisme ou bien comme un renversement subreptice, car les conceptions scientifiques de la moyenne, de la normalité probabiliste, des statistiques sont ultérieures à la période étudiée. Pour être plus précis, ces conceptions se forment pendant cette période et l'ouvrage livre l'analyse d'une composante culturelle et intellectuelle du processus de cette formation. Il est à ce titre de la plus grande importance.

*Les Ennemis de Diderot*. Actes du colloque organisé par la société Diderot, Paris, Hôtel de Sully, 25-26 oct. 1991, réunis et édités par Anne-Marie CHOUILLET et al. Paris, Klincksieck, 1993. 15,5 × 22, 294 p., index.

Une vingtaine d'auteurs se relayent dans ce recueil pour tracer de la lecture de Diderot un tableau composite et insolite, tout aussi éclairant pour l'étude de la réception de son œuvre que pour l'histoire culturelle de l'activité intellectuelle et philosophique aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Le matérialisme et l'athéisme ont bien sûr cristallisé des attaques et des critiques. Leur redondance fait voir les ressorts de la polémique littéraire au temps des Lumières et la formation d'un ensemble de lieux communs somme toute assez circonscrit. L'œuvre de l'encyclopédiste, fragmentaire et souvent posthume, a ainsi structuré une langue propre à sa réception. C'est là un principe très général qui relèverait d'une sociolinguistique de la réception des œuvres. En l'occurrence, on mesure, d'une étude à l'autre, le haut degré de structuration de cette langue, sa grammaire polémique de mises en doute, de contre-arguments, de réfutations. On observe encore le temps long de sa formation et sa consistance qui gouverne un pan de mémoire collective. La démarche suivie à l'occasion de ce colloque conjugue une série de solides études de facture classique en un dossier cohérent, susceptible d'alimenter une interrogation plus générale sur l'objet historique qu'est la portée d'une œuvre.

Robert L. DAWSON, *The French Booktrade and the « permission simple » of 1777. Copyright and public domain*. With an edition of the permit registers. Oxford, The Voltaire Foundation, 1992. 16 × 24, 465 p., bibliogr., index (« Studies on Voltaire and the eighteenth century », vol. 301).

La permission simple, d'un point de vue historique, peut apparaître comme une étape transitoire entre le système très complexe de censure en vigueur en France

sous l'Ancien Régime et la liberté de la presse à venir : une simplification effective de procédures anciennes et hétéroclites accumulées par les jurisprudences antérieures, un assouplissement adéquat aux modes de production des livres au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle qui visait une amélioration libérale du contrôle et non sa suppression. L'enquête de R. L. Dawson issue d'un travail sur l'édition frauduleuse a finalement pris l'ampleur d'un ouvrage considérable dont près des deux tiers sont formés d'annexes documentaires. Elles livrent l'essentiel de la documentation bibliologique relative aux cas traités dans l'essai qui fait le corps de l'ouvrage ; des extraits inédits du journal de Siméon-Prospér Hardy, *Mes loisirs...* ; surtout, au long de 300 pages, les registres d'« ouvrages jugés communs », c'est-à-dire tombant dans le domaine public que créait la nouvelle réglementation, et la compilation commentée des registres de permission simple, soit 753 titres. L'étude analyse les conditions économiques et politiques de la mise en œuvre de la réforme. Elle montre ses effets parmi les éditeurs et imprimeurs principalement à Paris et... sur les dépôts à la Bibliothèque royale (en partie à l'origine des défauts actuels des collections de la BNF pour la période). L'ensemble procure une riche étude de la librairie à la fin de l'Ancien Régime et un instrument de travail précieux pour l'édition rare ou pour le suivi de certaines des meilleures ventes des années 1777-1789.

*Diderot, D'Alembert, Marmontel, Quesnay, Deleyre. Arti, science e lavoro nell'età dell'illuminismo. La filosofia dell'Encyclopédie.* Introd., trad. e note a cura di Paolo QUINTILI, Dipartimento di lingue e letterature comparate, università di Roma « Tor Vergata ». Rome, Antonio Pellicani Editore, 1995. 14,5 × 21,5, 518 p., bibliogr., index (« La Storia e le Idee », 1).

Saluons ce volume de traduction d'un ensemble d'articles de l'*Encyclopédie*, caractéristiques d'une conception homogène de la mécanique des Lumières. Ce sont les articles Mécanique, Machine, Art (arts libéraux), Industrie, Manufacture, Bas (métier à), Epingle, chacun précédé d'une introduction critique particulière, accompagné d'illustrations utiles tirées des planches, et ponctué d'un ensemble de notes denses et rigoureuses. Le dossier est introduit par un essai critique sur le mécanisme dans le *Dictionnaire raisonné*. Il y a là un exemple, pour l'édition scientifique, de fragments de l'*Encyclopédie*. L'ensemble tisse une trame de réflexions qui touchent aussi bien l'histoire et la philosophie des sciences et des techniques que l'histoire de l'économie et de la pensée industrielle.

Frank A. KAFKER, *The Encyclopedists as a group. A collective biography of the authors of the Encyclopédie.* Oxford, The Voltaire Foundation, 1996. 16 × 24, xxviii-222 p., bibliogr., index (« Studies on Voltaire and the eighteenth century », vol. 345).

On devait à Frank et Serena Kafker un dictionnaire biographique des encyclopédistes (*The Encyclopedists as individuals. A biographical dictionary of the*

*authors of the Encyclopédie*, Oxford, The Voltaire Foundation (« Studies on Voltaire and the eighteenth century », vol. 257), 1988. Voilà un nouvel ouvrage, une biographie collective, qui, une fois livrés les nécessaires repères individuels relatifs à chaque auteur identifié, parcourt le destin d'un groupe en fait peu homogène que l'unité du savoir et de l'entreprise éditoriale aura rassemblé. Qu'étaient-ils avant 1751 ? D'où venaient-ils, en termes géographiques et institutionnels ? Quels étaient leurs bagages intellectuels, leurs horizons politique et religieux ? Comment l'histoire du *Dictionnaire raisonné*, sa censure et les persécutions qui s'ensuivirent, a-t-elle affecté leurs biographies ? Qu'advint-il des encyclopédistes pendant la Révolution et l'Empire ? Cent quarante auteurs se répartissent sur deux générations, souvent mais minoritairement (28 %) originaires de Paris et des environs, majoritairement actifs dans la capitale (63 %). Ils apparaissent finalement souvent en mal de reconnaissance officielle, non pas unanimement irréligieux comme la postérité a pu le faire croire, mais partagés sur les questions religieuses, plutôt sceptiques et réformateurs en politique que radicaux. Le réalisme de ce portrait collectif fait mesurer par contraste la puissance de l'entreprise consacrée dans les premiers temps du fait des réactions qu'elle a suscitées. Ces malheurs marquèrent chacun des auteurs et, pour reprendre l'une des conclusions laconiques de F. A. Kafker, l'autocensure eut plus d'effet que la censure et Le Breton réunis. Les encyclopédistes, dont la production intellectuelle individuelle ne s'est pas arrêtée avec la parution de leur œuvre collective, ceux d'entre eux tout au moins qui vécurent la Révolution et l'Empire, se montrèrent rarement radicaux. F. A. Kafker entend corriger la réputation de subversion politique solidement attachée au terme « encyclopédistes ». Sa biographie collective, riche et synthétique, trace un beau portrait de groupe, rigoureux et durable.

- I. Bernard COHEN, *Science and the Founding Fathers. Science in the political thought of Thomas Jefferson, Benjamin Franklin, John Adams & James Madison*. New York/Londres, Norton & Company, 1995. 16 × 24, 368 p., index.

L'histoire intellectuelle des conceptions des rapports entre science et politique trouve bien entendu au XVIII<sup>e</sup> siècle des conditions favorables hors du creuset des Lumières françaises. Le cas des fondateurs de l'Indépendance américaine en fournit un exemple sur lequel le grand historien des sciences I. B. Cohen avait longuement médité. Ce livre, dense et fin à la fois, donne à connaître la culture politique et scientifique de ce qu'on pourrait appeler l'*American Enlightenment*. Les conditions particulières de l'histoire des colonies anglaises d'Amérique et des premiers États-Unis, les formes propres à la culture lettrée et scientifique de la nouvelle Angleterre, le contexte de la guerre d'Indépendance et de la création d'une nouvelle nation sont autant de caractéristiques qui autorisent, au moyen d'un jeu d'expériences mentales, une comparaison avec les cas européens mieux connus.